

*Etienne Lakits*

# L'Éternité à Berlin



Etienne Lakits

# L'Éternité à Berlin

© Etienne Lakits, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2614-8

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Personne, au fond, ne croit à sa propre mort ou, ce qui revient au même, dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité.*

*S. Freud*

Juin 2018. En rangeant la vaisselle au soir de la petite fête d'anniversaire à laquelle il avait convié quelques amis et un cousin de sa femme, Henry Schmouk était d'humeur pensive. Atteindre quatre-vingt-dix ans n'avait de nos jours rien d'extraordinaire. Mais combien d'anniversaires allait-il encore fêter avec ses amis ? « On va mettre de côté quelques bonnes bouteilles pour tes cent ans ! » s'étaient écriés les convives en le félicitant. « Oui, mes bons amis, – pensa-t-il en lui-même – mais combien serez-vous encore de cette fête ? » Ses amis étaient en partie de la même classe d'âge que lui. Une compagnie d'assurances leur aurait attribué à peu près la même espérance de vie. Cependant, à propos de lui-même, Schmouk caressait secrètement l'espoir de faire mentir les tables actuarielles. Bien entendu, il n'en soufflait jamais mot à personne, de crainte qu'on ne le prenne pour un fou.

Il habitait au numéro 16 de la Dieffenbachstrasse, dans le « Graefekiez », un quartier un tantinet bohème de Berlin. Cela faisait maintenant près de trente ans qu'il avait acheté avec Waltraud ce joli trois pièces, non loin du Berlin-Est d'antan, avec un balcon donnant sur la rue plantée d'arbres qui conservait le charme de l'ancien Berlin, celui d'avant, d'avant les catastrophes qui avaient frappé la ville, car elle avait presque totalement échappé aux bombardements.

Depuis la mort de sa femme, il vivait maintenant seul dans cet appartement où elle s'était installée jadis, d'abord sans lui, peu après la chute du mur. Ancienne de la RDA, elle était retournée à Berlin dans l'enthousiasme qui avait suivi la chute du communisme. Elle voulait assister et même prendre part aux événements. Dès que la situation se stabilisa après les élections de 1990, elle proposa à son mari de la rejoindre. Schmouk fut séduit par l'appartement qui, bien qu'en mauvais état, avait gardé son caractère d'origine. Fraîchement retraité, il ne se laissa pas prier deux fois. Il vendit en viager leur maison de la proche banlieue de Paris et, avec le bouquet, il acheta pour une bouchée de pain leur futur logement de la Dieffenbachstrasse.

Waltraud vécut quinze ans dans l'appartement berlinois avec Henry avant qu'un arrêt du cœur ne l'emporte soudain à 65 ans. Elle eut le temps de le faire rénover tout en respectant son caractère, de choisir avec soin le mobilier ancien qui convenait à son style, et elle réussit même à obtenir des autres habitants qu'ils consentent à faire remettre en marche le vénérable ascenseur qui datait encore de l'année de construction de l'immeuble au 19<sup>e</sup> siècle. Bien entendu, les Schmouk prirent à leur compte la part de lion des frais.

Schmouk n'était pas Allemand mais, d'origine alsacienne, il parlait bien l'allemand. Son adolescence pendant l'occupation nazie, où le français était

banni des écoles, lui avait donné l'occasion de l'apprendre. Il parlait aussi, comme de nombreux Alsaciens, le dialecte local, qui lui facilita l'apprentissage imposé par les occupants. Les choses étaient en réalité plus complexes, car son père qui avait 23 ans en 1918 et qui avait fait une partie de ses études à Heidelberg, continua à pratiquer l'allemand chez lui même après le retour de l'Alsace à la France. Sa mère, elle, préférait le dialecte et le français, bien qu'elle maîtrisât l'allemand assez pour soutenir une conversation avec son mari.

Contrairement à son père, Schmouk se sentait totalement Français et aimait son pays, où il avait fait ses études et vécu jusqu'à soixante ans. Mais à Berlin, il se sentait très bien aussi. En trente ans, il était devenu un vrai Berlinois et aurait pu dire avec Kennedy, l'accent américain en moins, « Ich bin ein Berliner ! ».

Le rangement terminé, il s'assit au salon et mit son CD préféré. Le champagne et la musique l'avaient rendu pensif. Des cohortes de souvenirs, collants comme la glue, le tiraient vers le passé. Il avait ses propres souvenirs et ceux que ses parents lui avaient légués, sans qu'il pût les distinguer lorsqu'ils concernaient son enfance. Des souvenirs morts pour la plupart, sans vie comme des photos ratées. Certains pourtant pouvaient redevenir vivants dans ses rêves.

Il arrivait aussi qu'une lumière, un ciel, une odeur, des sons, agissent soudain sur lui comme une piqure de rappel. Il savait que la sensation qu'il éprouvait revenait d'un autre temps, sans qu'il pût en identifier l'origine ou les circonstances qui l'avaient fait naître. Dans ces moments, il se sentait soudain rajeunir, il était encore le même que celui qui avait ressenti ces perceptions dans un lointain passé. C'est pour cela qu'il aimait fumer de temps en temps. Le goût du tabac, l'effet de la nicotine et même le geste d'allumer sa cigarette le projetaient dans un passé où il se sentait libre. Ce n'est pas par hasard que Marlboro À choisi comme emblème de sa marque l'image d'un cowboy chevauchant dans la prairie.

Mais, passer son temps à ressasser le passé est un signe de vieillesse, se dit-il avec agacement après un moment. Et il ne se sentait pas du tout vieux. Sa santé ne laissait rien à désirer, il pouvait se projeter dans l'avenir avec optimisme. Et être conforté dans l'étrange lubie qui l'habitait depuis longtemps. Il avait en effet la certitude qu'il ne mourrait... jamais ou alors seulement dans un futur lointain.

Il avait appris que le vieillissement n'était pas dû à l'usure de l'organisme, comme on l'avait cru longtemps, mais à un processus d'autodestruction qui inhibait petit à petit les cellules à se reproduire, aboutissant finalement à la mort, même en l'absence d'une maladie. C'est ce qu'on appelle une mort naturelle. Comme si la mort pouvait être naturelle !

Ce mécanisme était situé dans les cellules elles-mêmes et lié à des sortes de filaments microscopiques appelés télomères. Les télomères raccourcissaient avec

les années et, lorsqu'elles étaient devenues trop courtes, les cellules ne se reproduisaient plus. Schmouk était persuadé qu'une mutation, comme il y en avait eu de nombreuses au cours de l'évolution, avait supprimé chez lui le raccourcissement des télomères. Il n'en avait aucune preuve, c'était une croyance comme celle des religions et pas plus absurde ou invraisemblable que les leurs. Croire à la vie éternelle dans l'au-delà ! Quelle preuve que l'au-delà existe ? Et même s'il existait, ne faut-il pas y ajouter encore la foi dans l'éternité de l'existence ? Dans son cas, c'était plus simple, pas besoin de croire à une vie après la mort, l'immortalité ici-bas lui suffisait.

Il avait sommeil et alla se coucher en abandonnant ses élucubrations.

Après les nombreuses libations de la soirée, le sommeil de Schmouk fut très agité. Il se réveilla plusieurs fois en nage sous l'effet des rêves qu'il venait d'avoir. Le matin, il en avait oublié la plupart, sauf un qui l'avait particulièrement marqué.

Il marchait longtemps sur des nuages cotonneux, – comme ceux qui représentent le ciel dans les peintures anciennes – et finit par se demander où il allait. Soudain, il aperçut au-dessus de lui, assis sur un gros nuage, trois personnages. Un vieillard avec une longue barbe grise, flanqué d'un côté par une jeune femme portant une couronne d'étoiles et, de l'autre, par un homme d'âge moyen, à la barbe soigneusement taillée, également coiffé d'une auréole. « Sais-tu devant qui tu te trouves ? » – lui demanda le vieillard d'une voix sévère. « Oui..., oui..., Seigneur, » – balbutia Schmouk la gorge serrée. « Et le monsieur à votre droite est votre fils » – osa-t-il d'une voix tremblante. « La jolie dame est votre femme... euh, je voulais dire la mère de votre fils » – ajouta-t-il en reprenant un peu de courage. « Arrête de blasphémer ! » – s'écria le vieillard, visiblement très en colère. « Non seulement tu nous manques de respect, mais tu te prétends immortel comme nous ! Sache que nous sommes les seuls à l'avoir toujours été. Enfin..., à part ma voisine – fit-t-il un peu embarrassé – qui ne l'est que depuis deux mille ans. »

« Sais-tu ce qui attendait dans le passé des gens comme toi ? Connais-tu le sort réservé au chevalier de la Barre ? » Schmouk l'ignorait, mais il soupçonna que ça n'avait pas dû être une partie de plaisir. « Aujourd'hui, tas d'incroyants, vous ne punissez plus le blasphème car vous ne croyez pas en nous. Mais vous allez voir ! Il faudra que je vous envoie un avertissement sévère qui vous rappellera notre existence ! » Le personnage de droite leva timidement la main en signe de protestation. « Tu as toujours eu le cœur trop tendre, mon fils ! Et regarde ce qu'ils te font : ils nient ta divinité et te considèrent comme un des leurs. Un brave prophète plein de sagesse et de mansuétude ! » « Ce n'est déjà pas si mal » – objecta faiblement le fils sans arriver à endiguer le courroux

paternel. « Tu ne sais pas comment il faut traiter ces ingrats qui non seulement oublient notre existence mais détruisent aussi le monde que nous avons créé pour eux ! Moi je sais comment il faut leur rabattre le caquet ! » Schmouk trouva l'expression décalée par rapport à la solennité du personnage, employée sans doute sous l'effet de la colère. Il risqua d'une voix tremblante :

— « Je.. je n'aspire pas à l'immortalité, seulement à l'amortalité. Un accident pourra toujours mettre fin à mon existence quand vous l'aurez décidé, Seigneur.

— Bon, bon, allez, va ! – dit-il enfin à Schmouk – Va, et retiens ma leçon si tu ne veux pas avoir d'ennuis dans ta vie, même ta vie sur terre ! »

Au réveil, Schmouk se rappela distinctement le rêve et ne put s'empêcher d'y penser longuement en prenant son petit déjeuner. « Faire un rêve, – se dit-il à la fin, comme pour se rassurer – l'expression même traduit déjà que c'est nous qui le fabriquons, qu'il n'est pas de la même essence que la réalité ! » Puis, il finit par le chasser de son esprit.

Il se hâta pour être habillé avant midi, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il devait en effet déjeuner avec une personne rencontrée quelques jours auparavant, dont la conversation l'avait intrigué.

Ce soir-là, il était allé dîner dans sa pizzeria favorite près de l'Admiralsbrücke, au bord du Landwehrkanal. L'endroit était bondé comme d'habitude, de nombreuses personnes se pressaient près de la caisse en attendant une table libre. En vieil habitué, Schmouk réussit à intercepter le serveur qui l'avait à la bonne et qui, l'ayant extrait de la foule des affamés, le conduisit à une petite table où une place était encore inoccupée. Après un « permesso » furtif il installa Schmouk en face d'un homme aux cheveux blancs qui semblait avoir le même âge que lui.

Après avoir passé sa commande, il se tourna vers son commensal de hasard. « Guten Abend und guten Appetit », fit-il en esquissant un sourire. « Ja, danke, auch Ihnen » fit l'autre. La conversation s'engagea petit à petit. Schmouk parlait un allemand parfait, ce qui épargna à son voisin de s'enquérir de sa nationalité.

— « Je ne vous demanderai pas ce que vous faites dans la vie – osa Schmouk avec un petit rire – il me semble que nous avons tous deux atteint l'âge de la retraite depuis un certain temps.

— Oh, oui – fit l'autre – je suis né en 1918 !

— Mais ce n'est pas possible ! – s'écria Schmouk – vous ne ressemblez pas à un centenaire !

— Vous savez, de nos jours, ils sont de plus en plus nombreux et tous ne sont pas décatis. Et vous-même, si je peux me permettre, quel âge avez-vous ?

— Je suis un peu plus jeune que vous, mais pas de beaucoup : je vais avoir



quatre-vingt-dix ans.

— Vous ne semblez pas les avoir, non plus – le complimenta son voisin de table. »

La conversation sur les misères de l'âge aurait pu continuer longtemps, entre vieillards d'ordinaire les sujets ne manquent pas. Le cœur, le dos, la vue, l'ouïe et surtout la prostate, tout finit par se détraquer. Mais ces questions ne semblaient pas préoccuper nos personnages. Chez Schmouk, tout allait bien et, aux dires de l'autre, chez lui également.

— « Vous êtes Berlinois ? – fit Schmouk après quelques bouchées de son énorme pizza. »

Il lui semblait avoir décelé chez son compagnon de table un léger accent espagnol.

— « Oui, depuis quelques années. Mais je ne suis pas de ce quartier. J'habite à Charlottenburg et je ne suis venu dans ce restaurant que sur les recommandations d'un ami. Mais vous, vous paraissez être un habitué. J'ai vu avec quel empressement le serveur vous a trouvé tout de suite une place.

— J'espère que je ne vous ai pas dérangé !

— Pas du tout, au contraire, vous me tenez compagnie. Ma femme est en ce moment trop fatiguée pour m'accompagner et j'aime sortir quelquefois, même seul.

— Avant l'Allemagne, nous avons vécu quelque temps à Paris où nous sortions beaucoup – ajouta-t-il après un moment.

— Ah, très bien ! Alors nous pouvons continuer en français. Je suis Alsacien d'origine et j'ai parfois la nostalgie de la France, mais j'aime cette ville. Je suis venu à Berlin il y a près de trente ans à cause de ma femme qui était une Allemande de l'Est.

— Vous en parlez au passé...

— Oui, elle est décédée.

— Je suis désolé !

— Elle est morte soudainement d'un infarctus voici treize ans. Depuis, je vis seul. J'ai heureusement pas mal d'amis. Beaucoup étaient des amis de ma femme, dont j'ai hérité après sa disparition. Ils m'ont beaucoup entouré au moment de sa mort, depuis nous nous voyons régulièrement. Mais ils s'éteignent lentement les uns après les autres.

Il est triste et pénible d'effacer le nom des défunts sur la liste des contacts téléphoniques. Il faut aussi les supprimer comme amis sur Facebook, sinon le réseau ne manquerait pas de vous inviter tous les ans à leur souhaiter bon anniversaire !

— Je resterais bientôt seul si je ne m'étais pas fait quelques amis plus jeunes,

Berlinois pour la plupart, – ajouta-t-il, pensif, après un moment.

— J’ai la chance que ma femme vive encore et j’ai aussi un fils, – répliqua son compagnon dans un français parfait. – Quand nous nous sommes connus, elle avait un enfant que j’ai adopté par la suite. Et je n’ai pas de compte Facebook. »

Le repas terminé, Schmouk se présenta :

— « Je m’appelle Henry Schmouk, avec un *o* avant le *u* et pas de *c* avant le *k*. Une francisation d’un nom allemand.

— Ernest Ternell, – fit l’autre – avec deux *l* à la fin. Je suis né au Luxembourg, c’est un nom wallon, je crois. Vous avez sans doute remarqué mon accent belge. »

La soirée était belle et, en se levant, Schmouk proposa à sa nouvelle connaissance de faire une promenade avant de rentrer à la maison. C’était un homme grand et svelte, se tenant droit malgré son âge et Schmouk devait lever un peu la tête pour lui parler.

— « Excellente idée ! » – approuva Ternell en allant chercher son chapeau et sa canne, accrochés près de l’entrée. – » Je n’en ai pas vraiment besoin, mais j’aime me promener avec une canne, qui passait pour l’accessoire indispensable de l’homme élégant, même jeune. Et celle-ci est particulièrement jolie avec son pommeau d’argent.

— Il me semble que cette forme d’élégance est plutôt passée de mode.

— Je vous expliquerai peut-être un jour pourquoi j’y suis attaché. »

Schmouk n’insista pas, après tout on pouvait pardonner un peu d’extravagance à un centenaire.

Une fois dehors, Schmouk proposa à son compagnon une cigarette, puis s’en alluma une et tous deux s’engagèrent sur le sentier qui longe le Landwehrkanal. L’air était tiède, des cygnes nageaient sur l’eau et les berges étaient couvertes de monde. Tous buvaient de la bière à même le goulot, plaisir favori des jeunes Berlinoises et des jeunes Allemands en général. Le sol était jonché de bouteilles vides que des silhouettes s’empressaient de ramasser en se faufilant entre les buveurs, pour les entasser dans un chariot « emprunté » à un supermarché. Aller encaisser les consignes en fourrant les bouteilles dans un des automates disposés dans les commerces, c’était le gagne-pain de ces pauvres hères.

Après quelques pas, Ternell risqua une question.

— « Vous avez dit que depuis la mort de votre femme vous étiez seul. Vous n’avez pas d’enfants ?

— Je n’ai jamais souhaité en avoir. Avant de connaître ma femme, j’ai rencontré plusieurs femmes. Je suis resté assez longtemps avec certaines mais chaque fois, lorsque la question d’un enfant s’est posée, elles ont fini par me